

Jean-Gabriel Greslé

Un de vos élèves nous a écrit et il a mentionné que vous aviez travaillé au Japon avec O Senseï...

Oui, c'est vrai.

À quelle période ?

Pendant les cinq dernières années de la vie de O Senseï. C'est-à-dire que je suis arrivé au Japon pour la première fois en 1965 et O Senseï est mort en avril 1969. J'ai dû assister à un de ses tout derniers cours fin février 1969.

On raconte qu'alors il n'enseignait plus beaucoup et qu'il n'était pas souvent à Tokyo...

Mais si, bien sûr qu'il était à Tokyo ! J'ai plein de photos de lui, je peux vous les montrer : il donnait encore cours régulièrement. C'est vrai qu'il y a eu un petit moment de flottement

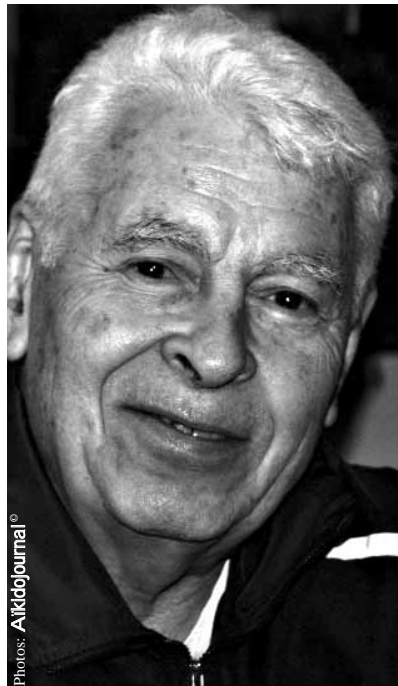
Horst Schwickerath
Beaumont/F

quand on a reconstruit le nouveau dojo. On a détruit le dojo en bois, dans lequel je me suis entraîné, et ensuite O Senseï a dû enseigner dans le nouveau dojo pendant à peu près six mois, ou peut-être un peu moins. Le dojo a dû être fini au mois d'octobre et il a enseigné jusqu'à la fin février de l'année suivante.

Avez-vous commencé l'aïkido en France ?

Oui.

Et puis vous êtes allé au Japon...



Je revois encore Terry Dobson montant à un mètre du sol sur une projection presque invisible de O Senseï. La chute a ébranlé toute la structure en bois du vieux Dojo.

C'est beaucoup plus long que ça. J'ai commencé à pratiquer le judo. J'étais sur le point d'avoir mon premier dan de judo et nous étions en 1958. J'ai passé toute l'année 1959 en Afrique pour mon travail : j'étais pilote et je faisais de la recherche d'uranium, de la recherche minière en avion. Quand je suis rentré, j'étais très fatigué et mon professeur de judo m'a dit : « Jean, il y a un garçon très doué qui fait de l'aïkido, allez donc faire un stage d'aïkido, il faut être 1^{er} dan, mais vous êtes quasiment 1^{er} dan de judo, allez faire de l'aïkido et comme ça, dans six mois, vous serez reposé, vous pourrez reprendre la compétition. » Mais l'aïkido m'a tellement intéressé que j'ai continué l'aïkido.

Donc j'ai commencé l'aïkido tout au début des années soixante, en janvier 1960, et à ce moment-là en fait j'avais tout ce qu'il fallait pour demander mon 1^{er} dan de judo : j'étais 1^{er} kyu depuis trois ans, j'avais passé le nage-no-kata, et j'avais trois points en compétition en ligne. J'avais donc tout ce qu'il fallait pour demander mon 1^{er} dan et finalement je ne l'ai jamais demandé. Et l'année suivante j'ai eu mon 1^{er} dan d'aïkido à la place. Je n'ai plus jamais pratiqué le judo.

Avec qui travailliez-vous ?

Avec Jim Alcheik. C'était un élève de M^{re} Minoru Mochizuki, il avait vécu et travaillé au Japon pendant plusieurs années, chez Minoru Mochizuki, et quand il est revenu il était 3^e dan d'aïkido et a commencé à enseigner. Jim Alcheik est mort en janvier 1962. (...) Nous avons perdu notre professeur. Nous avons essayé de travailler avec M. Claude Falourd. Nous étions quatre 1^{er} dan, et très rapidement il est devenu évident que si nous voulions progresser il nous

fallait [trouver autre chose]... Alors on a un peu tiré au sort, on a joué avec des cartes, et le sort m'a fait tomber sur M^e André Nocquet. Un autre est allé chez M^e Hiroo Mochizuki qui était rentré en France.

Je me suis donc présenté chez André Noquet qui m'a tout à fait bien reçu. En 1963 M^e Nocquet m'a donné mon 2^e dan et fin 1964 j'ai fait un premier voyage au Japon où j'ai rencontré O Sensei, et avant lui Waka Sensei qui est ensuite devenu le Doshu, Kisshomaru Ueshiba.

J'étais pilote de ligne à Air France, et dès que j'ai été sur des vols long-courrier, sur Boeing 707, je me suis arrangé pour aller tous les mois, ou plusieurs fois par mois, à Tokyo. Et nous avons eu la chance, avec mon épouse, que je sois affecté à Tokyo pendant cinq mois. Donc nous habitons à Tokyo, et toutes les semaines je faisais un aller-retour sur Anchorage, ce qui me prenait deux jours, et pendant cinq jours je pouvais aller au cours...

Nous avions deux enfants mais l'hôtel où l'on était, c'était le Takanawa Prince Hotel, s'occupait très bien des enfants quand nous allions à l'entraînement. En plus, deux petits garçons de 3 ans et 4 ans et demi, adorables... ils étaient chouchoutés ! Je crois qu'ils n'ont jamais été aussi heureux de leur vie qu'au Japon. On ne pouvait pas prendre le train sans que les mères japonaises ne leur offrent des sucreries...



calligraphie de O Sensei

Annonce

Extrait de l'ouvrage

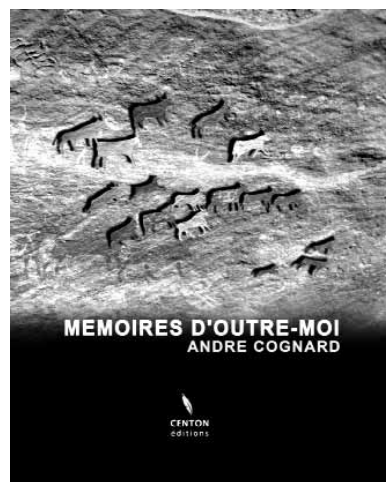
« Courrier du Désert Cher lecteur.

Vous allez à la rencontre des hommes du désert. Ils sont vrais. Ils portent leurs vrais noms. Ils s'appellent Saïd, Hamou, Mohammed, Bilal, Ahmed. Curieusement, par le jeu des liens qu'entretiennent entre eux les souvenirs, vous m'entendrez raconter des instants de mon histoire commune avec Sensei, l'homme à qui je dois de m'être enfin retrouvé. Vous entrez dans le récit du temps partagé entre nous, les Touareg, Sensei, mes élèves. Les personnages, le désert et la voie d'aïki sont décrits tels qu'ils me sont apparus, tels qu'ils étaient.

Tout ce qui se rapporte à ces hommes, au cadre dans lequel ils évoluent, à nos voyages, est bien réel. Hormis les Touareg et Sensei, tous les autres ont changé de nom et d'aspect. Ils ne sont pas pour autant devenus des êtres imaginaires. Ils sont des artistes qui jouent leurs propres rôles dans la pièce de leur vie dont j'ai été le spectateur. Les photographies se rapportent réellement aux moments évoqués. Ce n'est pas un journal de bord au sens habituel de l'expression car les nombreux retours en arrière mettent la chronologie au second plan.

A part cela, toute ressemblance avec une personne existante ou ayant existée ne peut être due qu'au fait que nous nous voyons toujours à travers de ceux qui nous entourent. »

Texte et photographies magnifiques ; le Japon et le Sahara se rencontrent dans le coeur et les yeux de l'auteur.



Centon Editions

Format : 24 x 28 cm, Couverture cartonnée, ISBN : 2-915384-04-5, Tarif : 32Euros

Pour commander <http://www.centon.net> ou infos@centon.net

Tous les livres d'André Cognard <http://www.3aikido.org/?do=livres-ac>

Nous avons eu la chance de passer le 1er de l'an 1967 à l'Aikikai de Tokyo, au Hombu Dojo.

On s'est entraîné de 8 heures du soir à minuit ; à minuit on a souffert en écoutant les discours prononcés par des maîtres qui étaient venus en voisins présenter leurs vœux à O Senseï. . . il y en avait un avec son plastron de kendo. Après nous avons tous défilés, les uns après les autres, à genoux devant O Senseï, et on lui a présenté individuellement nos vœux. Et quand ça a été fini les uchi deshi ont déroulé des nappes en plastique, ils ont amené des assiettes avec de la pieuvre, des fibres de pieuvres légèrement sucrées – c'est très bon – et puis des tasses à thé et des magnums de sake. Autrement dit on a bu le sake dans des tasses à thé. Je peux vous assurer qu'au bout de trois tasses on était . . . pas mal. On a mangé et tout naturellement, on a décidé de faire le pèlerinage au tombeau de l'Empereur Meiji. Il y avait à peine 3 millions d'habitants de Tokyo qui avaient eu la même idée que nous. . . C'était assez long, mais pas désagréable : on suivait les allées du parc de Meiji, et à la fin on passait pratiquement en courant devant la cour du bâtiment où il y a le tombeau. On envoyait quelques pièces de monnaie et on avait le droit, ensuite, d'acheter une flèche, qui était en quelque sorte la preuve que l'on avait fait le pèlerinage.

Quand, avec mon épouse, on est rentrés à 5 heures du matin à l'hôtel, avec les flèches plantées par derrière. . . les enfants, eux. . . ils devaient avoir deux ravissantes jeunes femmes, par enfant, pour s'occuper d'eux, pour les faire dîner, les coucher : ils étaient tout à fait ravis.

Quel âge aviez-vous alors ?

Je suis né en 1932, vous pouvez faire le calcul, j'avais 35-36 ans.

Et à cette époque O Senseï donnait cours. . .

Tous les matins. Tous les matins, O Senseï donnait son cours à 6 heures et demie, à 6 heures même pendant Kangeiko, l'«entraînement froid», sinon en fait on était là à 6 heures et demi mais le cours était de 7 heures à 8 heures, et Osawa Senseï donnait le deuxième

cours. L'après-midi, O Senseï était généralement là, puisque c'était dans sa maison, il habitait là et de temps en temps. . .

À cette époque-là M^e Tohei enseignait encore au Hombu Dojo à 3 heures de l'après-midi, deux jours par semaine, et j'ai eu la chance d'être l'élève de Tohei Senseï plusieurs fois. Un jour en particulier, nous avions amené nos enfants pour les présenter à O Senseï, et O Senseï fort gentiment est venu, leur a tapoté la tête, puis il s'est mis dans le petit bureau qu'il y avait à gauche en entrant, un petit bureau de 1,5 m. sur 1,5 m, et il a regardé. Et de temps en temps Tohei Senseï téléphonait pour dire qu'il avait été « very bad last night », c'est-à-dire qu'il avait un peu trop bu, et c'est O Senseï qui donnait le cours. Plusieurs fois O Senseï nous a donné cours l'après-midi.

Le dimanche il y avait le cours réservé aux ceintures noires qui était donné par Yamaguchi Senseï. C'était un cours très dur, où l'on étudiait quatre techniques pendant une heure. Il montrait pendant 30 secondes, et ensuite pendant 14 minutes ou un peu plus on pratiquait sans arrêt, lentement, mais c'était épuisant. Je me souviens d'un cours, en été. . . en été on avait tous nos petites serviettes pour s'essuyer les poignets avant de se faire attaquer. . . Ce sont de très bons souvenirs !



flèches plantées

O Senseï n'était donc pas alors à Iwama ?

Il allait à Iwama de temps en temps. Mais vous savez, pour aller à Iwama vous prenez le métro, c'est un peu comme le RER, Iwama ce n'est pas loin, c'est à environ une heure de Tokyo. Et d'ailleurs je suis allé à Iwama en prenant ce métro. J'y suis allé plus tard, et j'y ai été très gentiment reçu par Saito Senseï. On va

à Iwama en métro et le soir on rentre. C'est rien du tout. Il y avait une période où O Senseï allait faire des meetings politiques parce qu'il y avait un candidat très traditionaliste dans son village, à Iwama, qu'il soutenait, et qui d'ailleurs a perdu. . . En France on aurait dit qu'il était peut-être un peu d'extrême droite, disons, pour être poli, qu'il était très, très traditionaliste. C'est pour vous dire qu'O Senseï était très actif, très très actif.

Quand il était absent, ce qui lui arrivait, mais pas très souvent, c'était son fils, Kisshomaru, qui donnait le cours avant de partir travailler à la banque, parce que lui travaillait pour faire bouillir la marmite. Et c'est l'épouse de Kisshomaru, et j'ai le témoignage d'André Noquet là-dessus, qui faisait à manger pour tout le monde, qui s'occupait des uchi deshi. Elle a beaucoup fait. J'ai d'ailleurs eu la chance de la rencontrer.

Quand j'ai pris ma retraite j'ai accompagné André Nocquet au Japon. . . ils étaient peut-être un peu en froid, pour différentes raisons que je n'ai pas à connaître, mais là ça c'est très bien passé. Il amenait la médaille d'or de la Jeunesse et des Sports à Doshu, et cela a été une très belle cérémonie à l'Ambassade de France.

Quand j'étais commandant de bord à Air France j'avais eu l'occasion de rendre un petit service en apportant des médicaments pour le fils de l'Ambassadeur de France et ils avaient toujours essayé de m'inviter et j'avais refusé : c'était mon travail. Mais quand ils ont appris que je revenais pour apporter une médaille, ils ont mis les petits plats dans les grands et on a eu une très belle cérémonie, une très belle réception à l'Ambassade de France. Tout le gratin de l'aikido était là. . . Il [Doshu] a été très touché. C'était un homme qui ne montrait pas beaucoup ses sentiments, mais il a été très touché : c'était le premier non-Français à recevoir cette médaille en dehors de France. En même temps, il était tout à fait conscient du fait que c'était aussi son père que l'on honorait. C'était en 1990, cela fait plus de quinze ans. . .

Parmi les uchi deshi des années 50-60, il y en a plusieurs qui disent aujourd'hui en



substance : « O Sensei parlait beaucoup, je n'y comprenais rien, maintenant je regrette de ne pas avoir mieux écouté ». Comment étaient ses cours ? Parlait-il vraiment beaucoup ? Quelles techniques faisait-il travailler ? Corrigeait-il les pratiquants, et si oui, comment ? Faisait-il une préparation (« échauffement ») et si oui, en quoi consistait-elle ?

Monsieur Tsuda, alors même que O-Sensei était encore parmi nous, nous a souvent dit que le Maître Fondateur faisait souvent des allusions aux dieux et aux déesses du Shinto pendant les cours, simplement à titre d'illustration. La plupart des jeunes n'avaient pas reçu d'éducation traditionnelle et n'y comprenaient rien. Ce n'était pas le cas des pratiquants les plus âgés qui eux les comprenaient fort bien. Comment étaient les cours à cette époque ? Finalement ils étaient très normaux. Ils commençaient, surtout en hivers, par des échauffements que nous pratiquons encore aujourd'hui. Ensuite quelques aiki taïso, par exemple pousser le ki devant nous en levant légèrement les mains. Plusieurs fois O Sensei s'est amusé à changer brusquement de rythme. Nous nous retrouvions tous sur la pointe des pieds, en équilibre instable, ce qui l'amusait beaucoup. Pour le reste des cours, les techniques étaient détaillées, et souvent O Sensei venait corriger les plus débutants. Pourtant, presque chaque fois, une projection « magique » lui

échappait. Je revois encore Terry Dobson montant à un mètre du sol sur une projection presque invisible de O Sensei. La chute a ébranlé toute la structure en bois du vieux Dojo. O Sensei parlait-il toujours beaucoup ? Non, et surtout pas en hiver. En 1967, pendant « kangeiko » il faisait moins sept dans la salle d'entraînement et les fenêtres étaient ouvertes. O Sensei avait beau porter des sous-vêtements chauds sous son hakama, il était comme nous. Il devait rester très actif pour ne pas geler sur place. Croyez-moi, il ne parlait pas beaucoup, il agissait.

Parmi les autres enseignants du Hombu (Osawa Sensei, Yamaguchi Sensei, Arikawa Sensei) lesquels vous ont le plus marqué, et en quoi ?

Parmi les autres professeurs du Hombu Dojo, nous aimions bien rester au cours de Osawa Sensei qui enseignait à 8 heures, juste après O Sensei. Le dimanche matin, il m'est arrivé plusieurs fois d'aller seul au cours de Yamaguchi Sensei, qui était réservé aux ceintures noires. Sa technique était très impressionnante. A genoux, il contrôlait très bien l'énergie de ses adversaires et les projetait sans effort. L'après midi, au début de 1967, nous sommes allés quelquefois, Jacqueline et moi, au cours de Tohei Sensei, malheureusement, il était souvent absent.

A part Terry Dobson et vous, y avait-il d'autres Occidentaux qui fréquentaient régulièrement le Hombu dojo ?

Il y avait toujours quelques étrangers aux cours de O Sensei. Je me souviens d'un garçon allemand, assez jeune, d'un journaliste français et de quelques autres. Nous nous tenions en général dans le coin du râtelier d'arme et Monsieur Tsuda, qui parlait français, anglais et je crois allemand, nous traduisait ce que disait O Sensei.

Aviez-vous des contacts avec les Français qui, à partir de la fin des années 60, sont allés au Japon (Alain Guerrier, Christian Tissier...)

Je n'ai pratiquement aucun contact avec Christian Tissier, que je connais néanmoins fort bien, puisque nous pratiquions ensemble, au Dojo de Nakazono Sensei, à notre retour du Japon. Nous avons beaucoup d'admiration pour le courage dont il a fait preuve au Japon et pour sa persévérance. Je n'ai jamais rencontré Monsieur Guerrier. Je le connais désormais un peu grâce à votre revue.

À votre retour du Japon, avez-vous continué à travailler avec M^e Nocquet ?

Un peu, mais j'ai trouvé trop de différences, alors je suis allé pratiquer avec M^e Nakazono que je connaissais par ailleurs, et cela me rappelait plus le Japon. Et un jour M^e Nakazono m'a dit : « Jean, moi beaucoup travail... » et il m'a dit qu'il fallait que j'enseigne. On était en 1968. O Sensei était encore tout à fait parmi nous...

Je dois aussi mentionner un monsieur qui a eu une grande importance après notre retour du Japon, c'est monsieur Itsuo Tsuda.

M. Tsuda a une histoire tout à fait intéressante. Il s'occupait des relations publiques d'Air France à Tokyo. Quand André Nocquet est venu au Japon, immédiatement on a dit : « Il faut que vous trouviez quelqu'un qui serve d'interprète, qui soit Japonais, qui soit tout à fait correct... » Je crois que la famille d'André Nocquet connaissait Georges Duhamel (*) et il était déjà très chaudement recommandé au Japon, il n'est pas venu au hasard. On voulait l'aider. Et on lui a donc donné, pour

l'accompagner, M. Itsuo Tsuda qui parlait très bien français puisqu'il avait vécu à Paris pendant deux ans : il avait étudié à la Sorbonne en 1937-38, il avait travaillé avec Merleau-Ponty...

Quand M. Tsuda, qui était très traditionaliste – il était conseiller de théâtre Nô –, a rencontré O Sensei, il a été immédiatement conquis et a demandé si O Sensei l'accepterait comme élève, s'il n'était pas trop vieux... et O Sensei a été absolument ravi de l'avoir comme élève : autrement dit, M. Tsuda est venu à l'aïkido parce qu'il accompagnait André Nocquet. Comme j'étais first officer à Air France sur long courrier et que je pratiquais l'aïkido, j'avais rencontré M. Tsuda. Comme il était à l'Aïkikai et qu'il venait s'entraîner tous les matins je le connaissais bien. D'autre part il était responsable de la formation des hôtesse et des stewards d'Air France qui voyageaient sur la ligne Paris-Tokyo. Il leur faisait faire un stage très complet, y compris cérémonie du thé, visite dans des écoles d'ikebana, etc. et... visite de l'Aïkikai. Donc on ne pouvait pas ne pas se rencontrer. Il était un peu plus âgé que moi, mais pas énormément, il devait y avoir une dizaine d'années de différences. Je me suis toujours bien entendu avec lui. J'avais beaucoup de respect pour lui : c'est lui qui m'enseignait.

À la mort de O Sensei M. Tsuda est venu en France, je pense qu'il ne voulait plus rester au Japon. Il a cherché un pays : il est allé aux États-Unis, il est allé en Suisse, et il est finalement venu à Paris. Il est donc venu ici, nous l'avons reçu ici, pendant trois semaines environ, et ce sont des amis à nous qui lui ont trouvé un Dojo à St Maurice, à côté de Vincennes, ainsi qu'un studio, et il a passé son temps à enseigner le mouvement régénérateur, à enseigner l'aïkido et à écrire, car il a écrit neuf livres sur le ki.

O Sensei lui avait donné le 1er dan pour mon épouse en lui disant : « Elle n'a pas encore le niveau, mais elle a un bon esprit ». Jacqueline avait été la seule Européenne à réussir un Kangeiko, c'est-à-dire une entraînement froid. Pour quelqu'un qui était frileux, c'était un exploit. Il faisait – 7° dans le dojo, on était pieds nus et pas plus couverts que d'habitude, fenêtres ouvertes... pour une Basque c'était vraiment horrible ! Mais après elle était moins frileuse !

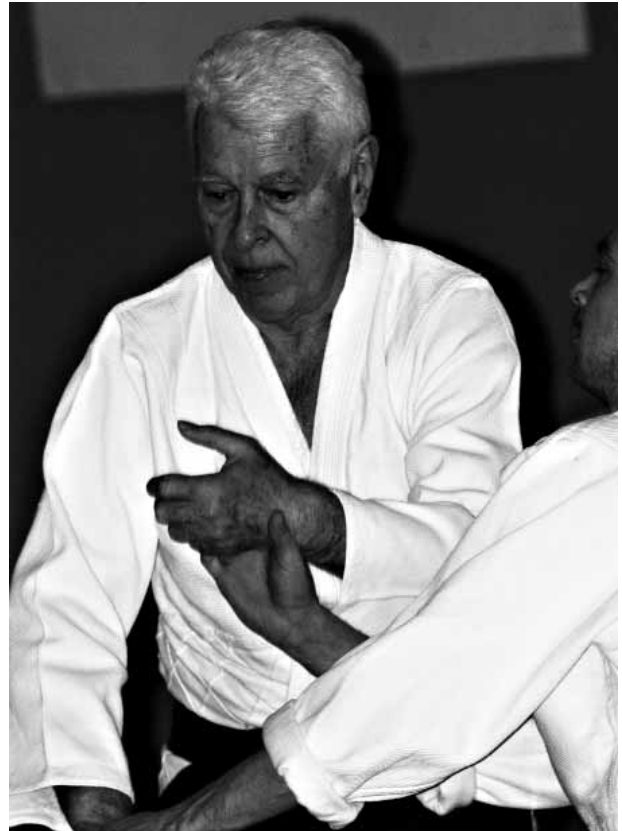
Pendant les six ans qui ont suivi la mort de O Sensei, M. Tsuda a vécu à Paris, a écrit ses livres. Tous les mois, au moins une fois par mois, il venait donner un cours dans mon dojo, et à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il me téléphonait : « Jean, il y a un auteur français qui a dit quelque chose comme ça ... je ne suis pas très sûr... » et il fallait, naturellement que j'aille fouiller dans ma bibliothèque... Mais bon, c'était extrêmement stimulant.

Est-ce que son aikido était dans la ligne de M^e Tohei ?

Pas tellement. En fait, il était 6e dan d'une école traditionnelle de médecine. Son maître était Me Noguchi et il enseignait le mouvement régénérateur, mais autrement il enseignait très fidèlement l'aïkido, et quand il donnait cours ici, au moins un dimanche par mois, c'était de l'aïkido. Quand je l'attaquais, c'était avec le katana de sa famille, pas avec un sabre en bois.

Ainsi nous avons pu profiter pleinement de l'enseignement de O Sensei [au Hombu Dojo] parce que nous avions toujours M^e Tsuda avec nous.

*Georges Duhamel (1884- 1966) : Écrivain, membre de l'Académie française, il fut un ambassadeur infatigable de la culture française et, de 1937 à 1949, le président de l'Alliance française.



Avez-vous continué de vous rendre au Japon après la mort de O Sensei ? Et si oui, avez-vous perçu des changements dans l'enseignement et la pratique au Hombu Dojo ?

Suis-je retourné au Japon après la mort de O Sensei ? Oui. La première fois deux jours après. Arrivé au Dojo une petite pancarte annonçait, en japonais et en anglais que les cours étaient suspendus suite au décès de O Sensei. Je ne savais même pas que le Maître était malade. Avec l'aide de Monsieur Tsuda j'ai présenté mes condoléances à la famille. Je suis retourné à Tokyo plusieurs fois pendant l'année 1969, jusqu'en octobre. Je me suis promené dans le quartier de Wakamatsu-cho, mais je n'ai pas pu retourner au Hombu Dojo. Sans le Fondateur, l'endroit était vide. J'ai commencé un stage de Commandant de Bord à Air France et je suis resté à l'Aéropostale de nuit pendant deux ans, puis sur des lignes européennes jusqu'en 1980. Ensuite, quand j'ai recommencé à voler vers l'Extrême Orient, je suis allé une fois au Hombu Dojo. Doshu n'était pas là et je ne connaissais plus personne. J'y suis finalement retourné avec André Nocquet Sensei en 1990. Nous apportions la médaille d'or de la Jeunesse et des Sports à Doshu. Il y eut une très belle réception à l'Ambassade de France. Tous les anciens étaient là. Le lendemain, j'ai suivi un cours au Hombu Dojo. L'aïkido pratiqué était très souple et l'ambiance excellente. Je n'y suis jamais retourné depuis. (...)

Vous avez donc commencé à enseigner quand Nakazono vous l'a demandé ?

Donc je suis allé au Japon, nous avons habité au Japon pendant cinq mois, et quand M^e Nakazono m'a dit de monter mon dojo, j'ai monté mon dojo. Nous habitions déjà ici. Je ne voulais rien avoir affaire avec les fédérations. Je suis allé voir un professeur de judo, je me suis présenté, je lui ai dit que je revenais du Japon, que je pratiquais l'aïkido et que

J'aimerais bien monter une section dans son club, s'il était d'accord. Il m'a répondu que cela devait pouvoir se faire, et il m'a invité à donner un cours. Il est venu avec quelques-uns de ses élèves, que des 1er dan et des 1er kyu de judo, des ceintures marron et des ceintures noires. Il a donc fallu que je montre ce que je savais faire, ce qui n'a pas été difficile... ils sont tous devenus mes premiers élèves. C'est comme ça que j'ai commencé l'École de la Marsange, en 1968, parce que Nakazono Sensei m'a gentiment viré en me disant d'aller enseigner.

Quel grade avez-vous maintenant ?

Ça, monsieur, je vous donnerai la réponse correcte à cette question : j'ai celui que vous voudrez. Cela n'a aucune importance. Au Japon, quand j'y suis allé, on aurait répondu : « Watashi, aikido no shodansha » ce qui veut dire « je suis 1^{er} dan » mais sho signifie aussi « échelon inférieur ». Et quand on rajoute la particule sha, « individu », cela veut dire « je suis un individu de bas étage pratiquant l'aikido ». C'est la seule réponse qu'on vous donnait. Bien sûr j'ai reçu au passage des dans probablement très au-dessus de ce que je valais parce que j'ai occupé des fonctions de directeur technique dans une fédération, mais tout cela n'a rigoureusement aucune importance. D'abord je me considère comme l'instructeur en chef de mon école et, de ce fait, je ne vais pas me donner des grades. Ce serait ridicule.

En plus avec les lois françaises, c'est maintenant difficile...

Les lois françaises sont absolument absurdes, je m'en fiche complètement. Je donne des dans à mes élèves. En plus, en 1998 le Conseil d'État a déclaré que l'État français n'avait aucune compétence particulière en aikido ou dans les arts martiaux et donc aucune compétence particulière pour délivrer une habilitation exclusive à une fédération ou une organisation quelconque. Et le Conseil d'État a rétroactivement supprimé toutes les habilitations qui n'avaient jamais été données par l'État.

Autrement dit, en réalité — six mois après ils ont réussi à faire voter une autre loi, mais cette loi-là n'est pas rétroactive, alors que la suppression par le Conseil d'État, elle, l'était ! — cela veut dire que personne, ayant eu un grade quelconque avant 1999, ne l'a eu en fonction de l'habilitation. Ils ont tous eu des grades, et ils ont monté tout leur système en fonction d'une

habilitation qui a été supprimée, qui n'a en fait jamais existée, depuis 1973. C'est bien précisé dans la décision du Conseil d'État.

C'est une chose dont on parle très peu, mais il suffit de ressortir la décision du Conseil d'État et de dire : « Mais, dites-moi, vous qui venez discuter sur le grade que je donne à mes élèves, vous les avez eu quand, vos grades ? » « En telle année, telle année et telle année ». Aucun d'eux n'est plus valable. Ils ne sont pas plus valables que les grades que je donne. C'est pareil. Et encore, quand je donne un grade, j'en prends la responsabilité, alors qu'eux, ils ont eu leurs grades par des commissions, et l'on sait qu'une commission, c'est l'irresponsabilité complète.

Si la Constitution européenne avait été votée et était entrée en vigueur, j'aurais immédiatement demandé à ce que l'on soit sous l'égide de la Culture. On n'a rien à faire dans un Ministère des Sports. Je n'enseigne pas un sport ! O Sensei n'était ni un sportif, ni un artiste ! Pas plus arts martiaux qu'autres choses ! C'est une absurdité ! C'est une absurdité ! Je suis dans une fédération parce que Doshu me l'a demandé. Mais c'est tout. Je suis dans la fédération de Me Tamura parce que Doshu m'a demandé de le faire.

De 1978 à 1984 vous avez animé, avec M. Cauhépé, la Fédération française de Ki et d'Aikido. De quoi s'agissait-il ?

La Fédération de Ki et d'Aikido avait été fondée Jean Daniel Cauhépé. Il m'avait demandé de l'assister et j'ai accepté de le seconder pendant sept ans environ. C'était une petite fédération très active qui comptait environ six cent pratiquants. Elle comprenait entre autres des Dojos marseillais et parisiens, ainsi que l'École de la Marsange que nous avons créée, Jacqueline et moi, en 1968. Le directeur de cette Fédération était un homme remarquable, le Père Igor Vassilief, aumônier du port de Marseilles et ancien secrétaire général des Clubs Léo Lagrange. Nous avions dans notre staff le docteur Jean-Marie Tung, sa sœur Evelyne Tung, tous deux cinquième dan et Christian Laurenti, ancien instructeur régional à la FFJDA et au GHAN. Quand l'administration française a souhaité regrouper les différentes Fédérations et écoles d'Aikido, nous avons joué le jeu avec une entière confiance. Notre directeur devait avoir une place au Comité Directeur de la nouvelle organisation et les directeurs techniques, Jean Daniel et moi-même, devons participer à la mise



Photos: Aikidojournal

en place de cette nouvelle structure. J'ai gardé toute la correspondance de cette époque et je puis dire que nous avons été traités comme des chiens. Dès que notre Fédération est entrée dans la nouvelle association, nous avons cessé d'exister. Les grades de nos élèves ont été divisés par deux ou simplement oubliés. Les postes promis ne se sont jamais concrétisés et il nous a été imposé d'entrer dans l'une des deux Fédérations existantes. S'appuyant sur une habilitation exclusive de l'État français, abrogée depuis par le Conseil d'État, certains responsables se sont comportés comme des dictateurs et ont abusé du pouvoir absolu que leur donnait leur position dans un organigramme dont nous avons été exclus. Tout cela n'aurait rien à voir avec l'Aikido si le résultat n'avait pas été de marginaliser un important pourcentage des enseignants français, dont je fais d'ailleurs partie.

